

Dimanche 31 mars 2019

Caen, texte biblique : 2 Samuel 6/11-23

S'il est une chose dont le roi David ne se préoccupe absolument pas, c'est bien du jugement de l'autre, de son regard. Il tourne, il exulte, il vibre de tout son être. Il est en pleine communion avec son créateur, celui qui le bénit, celui dont la présence est sa respiration, sa louange et son psaume. Il ne cherche ni à séduire, ni à attirer les regards. Il est toute grâce, gracieux dans ses mouvements, gracieux dans son être. Il n'est pas ailleurs, il est dans l'ici et le maintenant, son corps est le temple du Saint-Esprit, il parle à Dieu et son corps parle de la part de Dieu. Il aime avec son corps et il danse avec son cœur.

Le roi David danse pour le Seigneur.

Le roi David a de quoi être joyeux. Il est à l'apogée de sa marche vers le trône. Désormais, il est le roi reconnu par toutes les tribus, il a choisi sa capitale, la « Ville de David », la future Jérusalem. C'est la fin du voyage pour l'arche de l'alliance, pour le coffre. Ce dernier a été construit sur les instructions de Moïse au désert, il contient les tables de la Loi, les dix Paroles. Il symbolise la présence du Seigneur et il suit le peuple au travers de ses pérégrinations.

David est à l'initiative de ce transfert. Il lui permet de justifier et d'appuyer son choix de Jérusalem comme capitale, un acte tout à fait politique : cette ville cananéenne a une position géographique tout à fait avantageuse, elle se situe entre le Nord et le Sud du pays, ce qui permet de contrôler les différentes tribus. En choisissant comme capitale une ville qu'il a conquise, David coupe court à tout reproche de favoritisme d'une tribu par rapport à une autre : il ne doit rien à personne, c'est sa propriété privée.

Cette installation de l'arche représente la présence de Dieu au milieu de son peuple. Et cela réjouit profondément le roi David dont l'attitude va s'opposer à celle de nombre de ses successeurs dont il sera dit « qu'ils firent ce qui est mal aux yeux du Seigneur ». Il accueille cette présence avec une joie qui se manifeste ouvertement, de tout son corps.

En dansant, David célèbre le Dieu d'Israël comme source de vie et de joie. C'est lui qui assure au peuple sa bénédiction. Le vêtement qu'il porte, un habit de prêtre, souligne qu'il exerce également une fonction sacerdotale que plus tard il manifestera dans les Psaumes. Et un autre geste met en avant le côté social de sa fonction royale : il fait distribuer de la nourriture à toute la foule, du pain, un gâteau de dattes et un gâteau de raisin. En offrant tous ces excellents mets, le roi montre son souci des siens, sa proximité avec le peuple. Il choisit les petits et non pas les notables.

Mais au milieu de la fête, intervient un élément qui va perturber les manifestations de joie autour de l'arche et de David. Une personne ne participe pas, Mikal, la fille du roi Saül, la femme de David. Sa vision du rôle du roi se heurte à ce qu'elle observe et elle ne peut pas entrer dans la danse. Elle s'offusque des gesticulations de son mari. Ce scandale à ses yeux n'est pas seulement dû à l'attitude de David, elle touche également à sa légitimité : il n'est pas de la famille de Saül. Sa vision de l'exercice du pouvoir est à l'opposé de celle de David. C'est de sa fenêtre, à bonne distance, en spectatrice critique, qu'elle regarde la liesse générale. Elle s'est coupée du peuple.

Et une fois la foule rassasiée rentrée chez elle et que David retourne dans sa famille, l'accueil qu'elle lui réserve est bien différent de l'ovation faite par la foule. Le ton et la vivacité des sarcasmes échangés montrent les tensions tant dans les relations personnelles que politiques des époux. Mais pour David, aucun doute : il affirme que la disqualification de Saül et de sa maison est le fait du Seigneur lui-même et que son élection vient du Seigneur. Pour le récit davidique, c'est l'ultime mention de Mikal. Elle disparaît, d'autant plus que l'on nous dit qu'elle n'aura plus d'enfants. La descendance de David qui s'installera sur le trône ne passera pas par elle, la lignée de Saül se termine. Politiquement parlant, c'est plutôt rude : à ce stade de son ascension, David n'a plus besoin d'alliés dans la maison de Saül. Mikal n'a plus d'utilité, elle peut disparaître. La rupture est définitive.

J'ajouterais assez volontiers en guise de petite parenthèse ces quelques mots : pauvre Mikal ! Sa vie n'a pas toujours été très rose, elle a dû affronter bien des épreuves. Plus jeune fille du roi Saül, elle a été offerte à contre-cœur à David en récompense de ses exploits guerriers. Par la suite, lorsque David a plusieurs épouses et concubines, Saül la donne à un certain Palti. Lorsque Saül meurt, David la réclame à nouveau. Et en même temps, l'on trouve dans la Bible, dans le premier livre de Samuel (1 Samuel 18/20-29) le seul endroit où l'on évoque de manière explicite l'amour d'une femme pour un homme, entre Mikal et David.

Vous le savez, en protestantisme, on ne parle ni de sermon, cela fait trop sermonneur, ni d'homélie qui relève plutôt du commentaire de texte, mais de prédication.

A savoir, tout en ne quittant pas des yeux le texte biblique et son autorité, le recevoir, pour nous, aujourd'hui, en percevoir son actualité. Et donc, comment l'entendre ?

Une première approche consisterait à dire : il serait dommage de ne pas entendre l'invitation à danser, c'est-à-dire à vivre sa foi avec son corps, parce que la danse ouvre à un autre espace. Bien loin d'être une gesticulation ou une improvisation, elle est souvent très codifiée, exigeante et sa spontanéité apparente relève d'un long travail. Dans la Bible, elle est la réponse à la foi et à l'espérance, elle permet d'entrer dans une nouvelle alliance. Peut-être même les Psaumes étaient-ils autant dansés que chantés.

Or, il faut bien le reconnaître, cette dimension corporelle de la foi est bien souvent absente de nos célébrations protestantes et manifestement notre constitution huguenote, employons un cliché, austère, nous conduit plus à manifester notre joie de manière intérieure qu'à l'extérioriser. Et pourtant pourrait-on dire, si chanter, c'est prier deux fois, danser, c'est prier en trois dimensions, manifester la gloire de Dieu au travers de toute son existence.

Rassurez-vous, je ne vais pas me lancer dans une exhortation invitant la paroisse à se mettre à danser, je reste lucide sur le poids que pourrait représenter une parole de ce type prononcée depuis la chaire et je n'ai aucun doute que cela s'apparenterait à ce que l'on appelle un vœu pieux que je serai d'ailleurs le premier à ne pas suivre.

Et en même temps, je ne peux m'empêcher de regretter que le corps soit si peu présent dans nos célébrations, que cette injonction à rester sur notre quant à soi, cette forme de rigidité que nous avons intériorisée et que nous imposons comme une sorte de marque de fabrique à toute la diversité qui est la marque désormais de nos assemblées, ne permette pas à ceux qui souhaiteraient la manifester lorsque l'occasion se présente de pouvoir le faire sans craindre le regard de l'autre. Frapper dans les mains, lever les bras, dire « alléluia », mimer le chant, bouger ou tout simplement sourire. Tous les moments du culte ne s'y prêtent pas, d'autres s'y prêtent à merveille. Oui, notre corps est essentiel dans notre vie. Et alors, pourquoi pas ?

Certes, et ceci pourrait être une deuxième approche, le culte de la jeunesse et du corps est trop poussé aujourd'hui et pourtant, toutes les personnes engagées dans la diaconie, dans le service, savent qu'il est impossible de faire abstraction du corps. La devise de l'Armée du salut, « soupe, savon, salut » nous rappelle que tous, nous sommes des êtres de chair et de sang. Et si ce texte nous entraîne dans la danse, le souci de David de nourrir son peuple est une invitation à nous engager pour que l'autre ne reste pas sur le côté du monde, sur le côté de la vie et puisse lui aussi entrer dans la danse, dans cet espace de liberté qui permet de retrouver des ressources pour continuer à avancer.

Car il s'agit, et ce sera la dernière approche, de vaincre tout ce qui rend stérile, sans fruits. David et Mikal réagissent de manière opposée : l'un est acteur, l'autre spectatrice, l'un danse et l'autre se renferme et s'exclut. Deux attitudes s'opposent : l'une joyeuse, voire débridée, l'autre renfrognée, méprisante. David a toutes les raisons d'être joyeux, il est un roi vainqueur et reconnu, Mikal peut à bon droit être bougonne, elle est la seule survivante de sa famille et ne sert plus à rien. Mais la bénédiction de Dieu est là, bien présente, synonyme de joie, de partage et de fécondité et tout le monde est invité à s'y joindre. Pour Mikal, cela pourrait être le moment de choisir, de donner une nouvelle impulsion à sa vie, de ne pas rester enfermée dans le passé, dans les échecs, dans le deuil. La vie est là devant elle, mais elle n'a pas envie de la saisir. Elle est au bénéfice de la bénédiction, mais elle ne sait pas l'accueillir, elle se coupe des autres.

Comment dire à ceux qui connaissent échecs, tristesses, qui peuvent être tentés de se retirer loin des autres que la bénédiction de Dieu ne cesse d'être sur eux ?

Comment, comme David, être auteurs de bénédictions qui mélangent l'action de grâce, la paix et le geste de donner à l'autre quelque chose de bon à manger ?

Comment accueillir toute la diversité, s'en enrichir, se soucier des autres, sans être prisonnier d'un passé mortifère ?

A l'époque de David, la présence de Dieu se manifestait par l'arche. Pour nous, elle est manifestée par un tombeau vide qui nous dit la mort et la résurrection du Christ.

Savons-nous l'accueillir, savons-nous la transmettre, savons-nous la danser ?